**R. Ghil**

**Les Dates et les Œuvres**

Préface de l’éditeur$1$

Claude Gourio

« Non, Ghil, l’on ne peut se passer d’Eden ». Le mot par lequel Mallarmé répond, en 1888, au jeune auteur du Traité du Verbe est à la fois le point de rupture retentissant entre symbolisme et poésie scientifique, et la clé de voûte des « souvenirs » que Ghil publie en 1923. C’est autour de l’« Eden » mallarméen que s’organisent les chapitres de ce qui semble d’abord une simple chronique de la vie littéraire des 1880 et 1890, mais s’avère bientôt le récit de la confrontation prestigieuse de son auteur aux tenants de l’idéalisme poétique. Sans doute le contexte d’écriture des Dates et les Œuvres permet-il d’en éclairer le véritable l’enjeu. En 1923, René Ghilbert n’a plus que deux années à vivre ; depuis le début du siècle, l’auteur du Traité du Verbe est pour ainsi dire passé dans l’ombre : certes les volumes successifs de L’Œuvre, équivalent ghilien du fameux Livre mallarméen, ont vu peu à peu le jour, certes Ghil a consolidé les fondements de sa théorie (De la Poésie scientifique (1909), La Tradition de poésie scientifique (1920)), il a même eu la satisfaction de voir naître les premiers travaux universitaires issus de sa conception de la poésie (C-A. Fusil, La Poésie scientifique de 1750 à nos jours (1917), M.-A. Chaix, La Correspondance des arts dans la poésie contemporaine (1919)), mais il n’en laisse pas moins derrière lui une bonne part de son éclat : élevé jadis à la hauteur de Verlaine et de Mallarmé, ayant occupé le cœur de la presse littéraire des années 1890, le voici en marge des débats du début de siècle et de l’immédiat après-guerre. Celui qui clamait son « immense désir de sortir des ornières du passé » appartient désormais à un autre temps.

Les Dates et les Œuvres, à travers le portrait d’une époque fait donc celui de son auteur, à travers l’histoire des revues et des multiples courants poétiques reprend les grandes lignes de force d’une théorie, et sous l’apparence d’une chronique s’apparente fort à une autojustification. Tel est le texte à double-fond que René Ghil laisse en héritage à la postérité.

1883-1893 : décennie foisonnante, décennie de polémiques, qui va incontestablement ébranler les fondements du genre poétique. C’est d’abord un portrait du monde des lettres de ces dix années que Ghil dresse avec une précision rehaussée de multiples touches d’humour, tableau d’une époque fiévreuse, agitée, bornée par deux dates hautement significatives. 1883 : la chronique s’ouvre au lycée Fontanes (alias Condorcet), et déjà se dessine, à travers le clivage entre « rive gauche » et « rive droite », décadents et symbolistes, l’atmosphère batailleuse de l’époque, tandis qu’à l’arrière-plan se devine la silhouette discrète du Maître de la rue de Rome. 1893 : si deux courants s’opposent à présent nettement, c’est selon René Ghil à l’avantage du groupe « évolutionniste-instrumentiste », qui a su aimanter autour des Ecrits pour l’art $2$ de nombreux poètes, et parmi eux d’anciens symbolistes. L’année 1893 marque ainsi, aux yeux de l’auteur du Traité du Verbe, le crépuscule du mouvement symboliste.

De 1883 à 1893, ce sont donc dix années qui voient émerger, prendre forme et finalement s’imposer un courant contestant les choix de la poétique dominante. Ghil dessine la ligne ondulatoire de cette histoire mouvementée, aux phases nettement marquées : si les prémisses (83-86) sont relativement sereins, l’année de la parution du « fameux Traité du Verbe » (86) laisse deviner la polémique naissante, tandis que se font bientôt sentir les failles (87) puis la rupture nette (1888), suivies d’une recomposition progressive du paysage poétique (89-93). Rien ne rend mieux compte de la complexité des relations entre les deux courants et des multiples ramifications de ces derniers que l’histoire des revues littéraires dont Les Dates et les Œuvres relate la vie foisonnante. On suit ainsi, au fil de la plume de René Ghil, la création du Scapin, de la Revue Indépendante, de la Vogue, du Décadent, et surtout des Ecrits pour l’Art, qui formeront l’espace d’expression privilégié des tenants de l’école « évolutionniste-instrumentiste ». À travers l’histoire des revues, Ghil donne alors à comprendre les relations complexes d’influence et de contestation réciproques entre décadentisme et symbolisme, symbolisme et Parnasse, symbolisme et poésie scientifique. Cette incessante recomposition de l’espace théorique trouve sa manifestation éclatante dans l’évolution de la Revue Indépendante : d’abord nettement affiliée au symbolisme, la revue d’Edouard Dujardin se rapproche peu à peu des Ecrits pour l’art au début des années 90, jusqu’à en attirer les rédacteurs et fustiger bientôt « le fiasco symboliste ».

Si la chronique est rendue si vivante, c’est aussi que Les Dates et les Œuvres se présente comme une mise en échos de textes critiques et d’extraits de la presse de l’époque. Ainsi les « souvenirs » sont-ils « de mémoire scrupuleusement aidée de documents à tout instant ». Cette chambre d’échos, qui a le mérite de faire entendre des voix très diverses, est toutefois gagnée peu à peu par un ton nettement partisan. Tandis que l’auteur du « fameux Traité du Verbe » conteste ainsi que l’émergence du vers libre puisse être l’événement majeur de 1886, il distille par ailleurs au fil de sa chronique les termes d’un conflit latent qui éclate au grand jour en 88 : citant Théodore de Wyzewa reprochant au courant son « appareil doctrinal et intransigeant », Ghil répond par le rejet sarcastique de la « vieille réaction » et de la « saine tradition », dessinant en cela une ligne de fracture politique entre les deux tendances. Mais Ghil, pour autant, sait tenir la polémique à distance par l’humour, et c’est par le « passant sourire de l’anecdote » qu’il détend en permanence la tension du débat. On se plait à suivre ainsi l’interrogatoire scrupuleux que Zabel Essaïan dut subir, à Constantinople, auprès du Pacha délégué à la Censure, et on savoure le zèle de ce dernier qui s’enquit de situer avec précision la Turquie sur « l’Ellipse ». On s’amuse de l’autodérision qui traverse l’ouvrage et fait écrire à Ghil, rapportant le mot de Francisque Sarcey : « Quand je comprends par-ci, par là, quelques phrases, je me dis : c’est un Décadent. Quand je ne comprends presque rien : il faut, me dis-je, que ce soit un Symboliste. Mais quand je ne comprends rien du tout, comme en les « Ecrits pour l’Art » dont me parle M. René Ghil, je saurai maintenant que c’est un Evolutionniste-instrumentiste ». On goûte enfin sans retenue la saveur des multiples portraits croqués sur le vif, qui font ainsi se croiser au tournant des pages Fénéon le « Méphisto Yankee », et le « vieux chat roux au visage nerveux », Verhaeren.

Pourtant, cette foisonnante galerie de figures, cette vie littéraire aux multiples événements piquants et au rythme tourbillonnant, est aussi surplombée par deux figures atemporelles, que Ghil élève au-dessus de sa chronique et auxquelles il rend un hommage appuyé. Les « Quatre visites à Verlaine » et les deux chapitres consacrés à Mallarmé (II et XIII) encadrant la chronique et l’auréolant du prestige du Maître, rompent ainsi brusquement le fil de la chronologie, Ghil y abandonnant la temporalité fiévreuse de l’actualité pour le temps suspendu de l’évocation poétique. Le premier chapitre sur le maître de Rome est ainsi l’occasion d’une échappée vers Valvins, pour un portrait d’un autre Mallarmé, encore peu connu pour l’époque, celui qui vogue dans son « léger esquif » en quête d’un nouvel idéal poétique. Cette mise en surplomb a certes, pour René Ghil, valeur d’intronisation prestigieuse et de « consécration » par les deux maîtres : n’aura-t-il pas été celui qui a su réunir pour une ultime rencontre, en 1886, les deux poètes restés à distance depuis l’époque du Parnasse ? Toutefois le portrait se fendille peu à peu. Les deux chapitres que Ghil consacre au maître de Rome laissent deviner la courbe d’un affranchissement progressif. Tandis qu’en 1885 Ghil était accueilli avec enthousiasme parmi les « mardistes » et qu’en 1887 il dédiait de « toute son admiration » Le Geste ingénu à Mallarmé, le chapitre de clôture sonne à l’inverse comme un dernier éloge, qui marque l’entrée dans une autre ère de la poésie. Mallarmé est maintenant, en 93, cette « prestigieuse Figure » « terminale » du symbolisme et de la poésie d’inspiration égotiste, pour qui Ghil rassemble, sous la forme inattendue de l’essai, les grandes lignes d’une esthétique qu’il entend désormais mettre à distance.

L’essai consacré à Mallarmé dévoile alors le second enjeu des Dates et les Œuvres : entre les événements de la chronique, entre les médaillons et les hommages rendus aux aînés, Ghil dissémine tous les éléments d’une poétique qui signe l’entrée dans la modernité et qu’il laisse en héritage aux avant-gardes poétiques de ce début du XXe siècle.

Suivant le fil des éditions successives du Traité du Verbe, Les Dates et les Œuvres offre la genèse et l’évolution du projet de Ghil, dont l’ampleur et l’ambition vont croissant de 86 (1ère édition) à 91 puis 1904 (quatrième et cinquième éditions$3$). C’est ainsi que, si Ghil reprend l’essentiel de la théorie de L’Instrumentation verbale telle qu’elle est en place à l’époque de « L’Avant-dire » de Mallarmé, il montre ensuite comment le projet, d’essence poétique, devient philosophique, métaphysique et bientôt éthique dans les décennies suivantes, donnant pleinement sens, en cela, à sa conception d’une Synthèse évolutive. « L’Instrumentation verbale », que Ghil rapporte plus volontiers aux théories acoustiques contemporaines de Helmholtz, qu’à l’héritage puisé, par exemple, chez Rimbaud dont il est fait ici à peine mention, se trouve d’abord condensée en quelques pages : relation de nécessité entre timbres vocaux et timbres instrumentaux, coloration des timbres, rapport de ces timbres avec « des séries distinctes de sensations et d’Idées ». Il est alors, au fil de cette chronique des années 90, saisissant de retrouver certaines de ces intuitions dans les poétiques de l’époque : Ghil montre ainsi combien les derniers écrits de Mallarmé (le prélude et le finale d’Hérodiade en particulier) s’inspirent de sa propre « conviction d’une valeur émotive des timbres vocaux ». L’originalité des propositions de Ghil ne se limite pas, toutefois, à l’instrumentation en tant que telle, mais elle tient au système dans lequel bientôt elles prennent place. Dès la troisième édition du Traité du Verbe, rebaptisé En méthode à l’œuvre, la théorie poétique ne constitue plus que la seconde partie (intitulée « Manière d’art ») de l’ouvrage dont l’essentiel repose à présent sur la conception, non sans résonance darwinienne, de « la matière en mouvement, évolutive et transformiste » : proposition décisive en ce qu’elle mène son auteur vers un dépassement du dualisme, fondant ce que Gourmont a pu nommer le « matérialisme mystique » de Ghil. Plus encore, Ghil entend dégager, à partir de ces propositions, une loi métaphysique, la « loi d’amour et d’harmonie » qui, « pressant le devenir », s’offre comme un ordonnancement immanent de la réalité. La « métaphysique émue », au principe de L’Œuvre et dont Ghil égraine quelques propositions dans Les Dates et les Œuvres, innerve alors tous les domaines de la réalité, et on se plaît à en retrouver les effets dans la lutte entre les écoles dont Les Dates et les Œuvres fait son sujet. Ainsi, Ghil conclut savoureusement son dernier ouvrage sur « les rapports harmoniques » naissant de l’« antagonisme » entre les deux Mouvements, Symbolisme et Poésie scientifique.

On pourra alors interroger les multiples incidences se dégageant de la poétique ghilienne. Par son double enjeu (chronique d’une époque, propositions théoriques), Les Dates et les Œuvres est sans doute l’ouvrage de Ghil permettant de saisir avec le plus de clarté possible les répercussions de ses propositions sur l’ensemble de son époque et sur les écoles qui vont ensuite la prolonger. C’est d’abord la double tradition posée dans l’avant-propos – idéalisme poétique, poésie dite « scientifique » – dont Les Dates et les Œuvres amène à réévaluer l’opposition, par le syncrétisme que René Ghil entend promouvoir. En ce sens Ghil parvient à croiser de manière tout à fait inédite deux tendances qui auront parcouru toute l’histoire de la poésie, un lyrisme aux résonances mystiques et un matérialisme que l’on nommera plus tard « de la lettre ». Ce dépassement amène alors à repenser la position du sujet dans l’œuvre : en insistant, ainsi qu’il le fait, sur le lien entre idéalisme et poésie égotiste, Ghil montre comment « L’Idée » symboliste n’est en réalité qu’un avatar du « Moi ». En cela, il met en évidence la continuité entre romantisme et symbolisme, en particulier autour de Baudelaire. On ne pourra toutefois s’empêcher de sourire à la lecture de cet ouvrage qui se présente comme un miroir souvent fort complaisant de son auteur, et qui se plaît à recenser, avec délectation, tous les articles de presse en son honneur... Cette continuité souterraine entre romantisme et symbolisme est prolongée, en outre, par une réflexion sur les rapports entre Parnasse et symbolisme : l’ouvrage propose de fait une réflexion stimulante sur l’emprise de la forme sur le symbolisme, qui tient ce dernier à l’écart des « connaissances et émois modernes » et le replie ainsi sur sa tour d’ivoire. On saisit en cela la ligne de force principale de l’ouvrage, qui entend ouvrir l’espace clos dans lequel l’esprit fin de siècle avait tenu la poésie. Selon une évolution qui n’est pas sans rapport avec celle de Bergson, les théories de Ghil s’emploient à délaisser la chambre de la conscience et à promouvoir ce vitalisme que l’épigraphe de Légendes d’âmes et de sang, empruntée à Zola, portait déjà en germe : « Nous sommes amants de la vie ».

Syncrétisme poétique, mise à distance du moi, de la Forme, ouverture sur la Vie, René Ghil pose ici les bases certaines de la modernité poétique. Leitmotiv de l’ouvrage, le rejet d’un passé suri, « l’immense désir de sortir des ornières du passé », le refus d’une « fatigue » décadente et symboliste que dit si bien la célèbre phrase de Gourmont (« Seule la littérature mystique convenait à notre immense fatigue »), s’accompagnent d’un enthousiasme juvénile pour les rythmes d’une époque nouvelle.

René Ghil, nouvel Hésiode ? Les Dates et les Œuvres, image en miroir des Travaux et les Jours ? Tandis que les Travaux et les Jours rythmait le devenir de ses trois âges qui éloignaient un peu plus de l’Idéal perdu, Les Dates et les Œuvres se font l’histoire d’une évolution de la poésie qui conduit par un trajet inverse vers un nouvel « Âge d’Or » à venir. Si celui que l’on a pu appeler un « Whitman non morcelé » est assurément isolé en ces années vingt, si son influence s’exerce avant tout chez les futuristes russes et s’il faut attendre, en France, quelques dissidents du lettrisme – ainsi Francis Dufrêne – pour relancer ses hypothèses poétiques, n’en aura pas moins ouvert décisivement la voie à une poésie nouvelle, qui ose conjuguer l’Être et la lettre.